

LE MONDE ILLUSTRÉ

1ère année, No 1.—Samedi, 10 mai 1884.
Bureaux : 25, rue Saint-Gabriel, Montréal.

LE No. 5 CENTS.

ABONNEMENTS :
Six mois : \$1.50 — Un an : \$3.00



UNE VILLAGEOISE, tableau de M. J. Goupil.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

Montréal, 10 Mai, 1884.

SOMMAIRE

TEXTE : Notre journal.—Primes du *Monde Illustré*.—Entre-nous, par Gallus.—Sachons nous comprendre, par Rémi Tremblay.—Les aventures de Faraude, par Mile Zénaïde Fleuriet.—Le papier de notre journal.—Une Villageoise.—Le blason de la Terre-Sainte.—Poésie. —Excelsior, par le prince Valori.—Manufacture de dents. —Propriété du citron.—Un métier lucratif.

GRAVURES : Une Villageoise, tableau de M. Jules Goupil.—Le blason de la Terre-Sainte, illustré par un pèlerin.

NOTRE JOURNAL

Nous publions aujourd'hui le premier numéro du MONDE ILLUSTRÉ.

Depuis dix ans, le journalisme a fait tant de progrès en Canada que le lecteur devient de plus en plus difficile, et c'est pour cela que nos journaux sont mieux rédigés et plus soignés.

Connaissant les exigences légitimes du public, nous le satisferons pour que le MONDE ILLUSTRÉ atteigne une immense circulation.

Le journal illustré a son utilité, utilité incontestable et reconnue. Les dessins choisis et exécutés avec soin vulgarisent les idées artistiques et forment le goût. Le souvenir des événements se grave mieux dans la mémoire quand l'artiste en reproduit les points saillants dans un journal.

On aime à revoir une scène dont on a été témoin, un point de vue qu'on a remarqué, un tableau qu'on a admiré. Aussi, voyons nous en Europe et aux Etats-Unis le nombre des publications illustrées s'élever de plus en plus.

Le Canada français n'a pas de journal de ce genre depuis la disparition de *L'Opinion Publique*, et le MONDE ILLUSTRÉ vient occuper la place vacante.

Nous avons déjà un grand nombre d'abonnés dès le début, nous voulons que le mouvement continue. On nous jugera d'après nos œuvres.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

PRIMES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Nos lecteurs remarqueront que chaque exemplaire du MONDE ILLUSTRÉ porte un numéro spécial.

Désireux d'atteindre une grande circulation dès le début de notre publication, qui est le seul journal illustré du Canada, nous offrons en PRIMES à nos lecteurs le montant total de nos annonces, soit \$200 par mois.

La distribution de ces PRIMES sera faite par tirage et dans l'ordre suivant :

Le 1er numéro sortant aura droit à	\$50.00
Le 2e — — — — —	25.00
Le 3e — — — — —	15.00
Le 4e — — — — —	10.00
Le 5e — — — — —	5.00
Le 6e — — — — —	4.00
Le 7e — — — — —	3.00
Le 8e — — — — —	2.00
Les 86 derniers Nos. à \$1 chaque	86.00

En tout 94 primes représentant \$200.00

Le tirage se fera dans une salle publique, le 2me lundi de chaque mois.

Le public choisira parmi les personnes présentes celles qui surveilleront le tirage. Inutile d'ajouter que l'honnêteté la plus stricte y présidera.

Ainsi, nous pouvons assurer que 1,128 abonnés ou acheteurs de notre journal auront l'avantage de gagner chaque année depuis \$1 jusqu'à \$50. Nous prions donc tous nos lecteurs de conserver avec soin chaque numéro jusqu'au tirage. La liste des numéros sortis sera publiée immédiatement après le tirage, et nous donnerons en temps et lieu les détails nécessaires concernant les porteurs de bons numéros.

LE MONDE ILLUSTRÉ.

ENTRE-NOUS

Si j'étais roi !

Ces mots qui servent de titre au charmant opéra comique d'Adam, sont murmurés par plus d'un brave garçon qui se voit déjà couronné en tête, sceptre en main, caracolant sur son blanc palefroi, entouré de ses biers vassaux, dans les rues de sa bonne ville de Montréal.

Aucun des concurrents ne réclame le trône au nom du droit divin ; ses aïeux n'étaient pas aux croisades, son blason ne figure pas dans l'histoire, et pourtant tous ont des droits incontestables à la couronne.

* *

C'est qu'il ne s'agit que d'une royauté éphémère ; la puissance du monarque ne commencera nulle part et finira partout. Celui qui s'endormira roi le 24 juin prochain, se réveillera simple électeur municipal, et ses enfants ne seront jamais princes du sang.

Ce puissant d'un jour sera roi de la grande calva-cade de la Saint-Jean-Baptiste.

Roi d'un jour, c'est vrai, mais roi de France !

Chacun des candidats se souvient des splendides paroles que Victor Hugo prête à Charles-Quint dans *Hernani* :

Si j'étais Dieu le Père et si j'avais deux fils,
Le premier serait Dieu, le second roi de France !

Et tous s'endorment en redisant :

Si j'étais roi !

* *

Ce jour-là sera inscrit en lettres d'or dans l'histoire du Canada, et ce à juste titre.

C'est que le 24 juin on va fêter le cinquantenaire d'une manifestation splendide de la part des Français du nouveau monde, du réveil plein de force et de jeunesse d'une race, de l'aurore d'une phase nouvelle de la vie d'un peuple.

En lisant cette page de notre histoire, nos petits-fils croiront à un récit des temps fabuleux, à une légende qu'ils rediront à leurs enfants en ajoutant : "Nos pères étaient de bons et dignes fils de France !"

* *

Comme nos frères d'outre-mer qui veulent que toujours les pauvres aient leur part de joie dans toutes leurs fêtes, nous désirons que nos malades profitent des plaisirs de ce grand jour.

La Place-d'Armes sera couverte d'une vaste tente et transformée en palais de charité ou aura lieu la "Kermesse."

Les dames les plus distinguées de la cité, sans distinction de nationalité, ont tenu à honneur de se transformer en boutiquières pour cette occasion, et se sont chargées de la vente de milliers d'objets dont le produit sera remis à l'hôpital Notre-Dame.

Bravo ! deux grandes idées dominent toute cette fête : Patrie et Charité !

* *

C'est une race fière et généreuse que la nôtre, et quand nous voulons nous unir et laisser de côté nos querelles politiques, nous faisons de bonnes et utiles choses.

Et pour cela que faut-il ? un bon mouvement de la part de quelques hommes de cœur et de volonté. Parfois même un seul suffit à la tâche.

Voyez ce brave curé Labelle qui, depuis vingt ans, s'est dévoué à une œuvre admirable, à la colonisation.

Quel exemple ! quelle force de caractère ! quelle énergie !

Mais aussi, quels résultats ! cela tient du prodige.

Eh bien ! après avoir conquis presque un royaume, après avoir défriché d'immenses forêts, peuplé des solitudes sans bornes, après avoir tracé des routes, construit des chemins de fer, après avoir fait tant d'heureux, croyez-vous qu'il se repose ? Non, il travaille plus que jamais et vient de faire voter par la Chambre de Québec son bill de la loterie.

* *

Vous connaissez le but de cette loterie, but légal, honnête, sérieux, excellent sous tous les rapports, et vous l'approuvez tous, j'en suis sûr.

Il paraît, cependant, qu'on ne pense ainsi en haut lieu puisque le Conseil Législatif s'est opposé à l'adoption de ce bill.

Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux jusqu'à présent.

* *

Il se passe rarement une semaine où nous n'ayons à signaler un suicide, et celle qui vient de s'écouler n'a pas été plus privilégiée que ses devancières.

Mardi de la semaine dernière, un jeune homme, Edouard Deslauriers, s'est jeté dans le fleuve devant plus de vingt-cinq personnes. Il a été impossible de le sauver.

Comme souvent, comme toujours plutôt, c'est l'ivrognerie qui a poussé ce malheureux à se tuer.

Il avait vingt-neuf ans, et l'abus des boissons enivrantes en avait fait un désœuvré, un déclassé qui n'avait plus sa place dans la société.

Et l'on s'étonne qu'en présence de faits de ce genre nos législateurs s'efforcent de diminuer le nombre des hôtels !

* *

Quelle bouteille à l'encre que cette question de vente de boissons enivrantes, et qui peut dire comment on arrivera à la résoudre !

Les législatures fédérale et locale se contestent l'une l'autre le droit de faire des lois concernant la matière, et on est arrivé à ce résultat étrange que les deux pouvoirs accordent des licences chacun de leur côté.

Tout repose sur une question d'interprétation d'un article de la constitution.

L'un voit blanc, l'autre voit noir. Tous deux sont parfaitement d'avis de diminuer le nombre des licences, mais comme on donne de deux côtés différents, il en résulte qu'on arrive à un résultat diamétralement opposé à celui qu'on se propose d'obtenir.

Et il en sera toujours ainsi, à moins que le parlement impérial ne tranche le nœud gordien.

* *

Pendant que j'écris ces lignes, je suis entouré de meubles dérangés, de valises, de paquets de toutes sortes. Impossible de retrouver mes notes ; tout est bouleversé, sens dessus dessous, c'est un tohu-bohu indescriptible, et la maison ressemble à un véritable capharnaüm.

C'est que nous sommes à cette époque fatale où les trois quarts de la population des villes éprouvent le besoin de changer de logement.

Tout le monde trouve une raison pour expliquer ce changement. La maison que l'on quitte était trop grande, trop petite, trop froide, trop éloignée ; il y avait des rats, les voisins ne plaisaient pas, etc., que sais-je enfin !

Et l'on va louer une maison que les anciens locataires ont quittée exactement pour les mêmes raisons qu'on a trouvées soi-même.

Quels tristes huit jours nous allons tous passer, et quelles blessures vont recevoir nos pauvres meubles !

On dit souvent que trois déménagements équivalent à un incendie.

Je le crois.

* *

C'est pourquoi j'envie les gracieuses hirondelles qui viennent d'arriver et que je suis de l'œil dans leur vol capricieux, allant de-ci de-là, inspectant, visitant les maisonnettes que nous leur offrons, se consultant entre elles et se mettant enfin à l'œuvre pour meubler convenablement leur nid.

Que les hirondelles sont heureuses de n'avoir ni loyer, ni taxes, ni eau, ni cotisations, ni journée de corvée à payer !

Que je voudrais être hirondelle !

* *

Un nid ! quel mot plein de promesses et de douces choses !

C'est l'avant-coureur du printemps avec le soleil d'or aux rayons chauds et joyeux ! c'est la vie nouvelle qui vient ranimer les bois et les fleurs, c'est le concert admirable des mille voix qui s'élèvent vers le ciel, c'est l'amour, c'est tout ce que les poètes ont chanté de plus gracieux et de plus vrai !

A un point de vue plus positif, c'est la délivrance de notre fleuve-roi, c'est la reprise des affaires, c'est la saison bénie du pauvre, c'est le travail, ce sont les semences, c'est le pain pour la famille.

* *

C'est aussi l'époque choisie par nos législateurs pour réparer les ravages causés par les déboiseurs avides de gain et sans souci de l'avenir.

Le 12 de ce mois aura lieu la *fête des arbres*, instituée depuis deux ans dans la province de Québec. L'importance du but qu'on se propose en ce cas est tellement appréciée maintenant—quoiqu'on ait été si longtemps indifférent—que cette année, le 12 mai sera déclaré fête légale par proclamation du lieutenant-gouverneur.

Les députés et les conseillers législatifs se feront un honneur d'assister ce jour-là à la plantation des arbres dans leurs comtés, et leur présence donnera à la fête un cachet plus sérieux.

Il y aura congé dans toutes les écoles ; collégiens, écoliers de tout rang et de tout âge s'occuperont de cette question de reboisement, et l'impression qu'en ressentiront ces jeunes têtes produira ses fruits plus tard.

L'écolier fera place à l'homme, et celui-ci se rappellera ce précepte mis en action, qu'il faut songer à l'avenir et conserver nos forêts, source de tant de richesses.

* *

Une question qui devrait bien aussi attirer l'attention de nos députés, est celle des denrées alimentaires.

On semble vouloir s'occuper d'hygiène—du moins on en parle, quoiqu'on n'ait guère fait de progrès depuis qu'on a formé une société dans ce but—mais il me semble que le premier point à régler est celui de l'inspection des viandes.

On a construit des abattoirs—très mal du reste, paraît-il—il s'est formé des compagnies qui ont fourni les fonds nécessaires ; le conseil-de-ville de Montréal a adopté un règlement très sévère, et les bouchers ont été sommés de s'y conformer.

Ceux-ci ont semblé d'abord vouloir obéir, puis ont continué à abattre les animaux chez eux comme auparavant ; le conseil a paru oublier l'existence du règlement ; les compagnies ont fait faillite ou à peu près, et tout le monde est mécontent.

Ce n'était vraiment pas la peine de faire tant de bruit pour arriver à un aussi piètre résultat.

* *

On nous vend des veaux mort-nés, du bœuf étique et du porc trichiné.

Voilà pour la viande.

Mais il y a bien d'autres aliments falsifiés et dangereux. Analysez tout ce que vous achetez, thé, café, sucre, canelle, moutarde, pain, etc., et vous verrez le résultat.

Il faut vraiment des estomacs de fer pour digérer ce qu'on nous vend.

Et l'on s'étonne après cela des cas nombreux de dyspepsie et d'une foule de maladies dont on ne connaît pas la cause.

Le champ est assez vaste pour une société d'hygiène—mais une société sérieuse qui travaille et produit—et la question est assez grave pour qu'on s'en occupe aussi un peu au parlement.

* *

Je reviens au déménagement, que voulez-vous, la rue est pleine de voitures bondées de meubles et de caisses—mon voisin, qui est épicier, quitte son magasin pour en prendre un autre dans un quartier plus riche où il espère joindre les deux bouts—ce qu'il n'a pas fait jusqu'à présent.

Je lui demandais hier qui le remplaçait.

« J'ignore son nom, mais on m'a dit que c'était un habitant qui venait manger ses quatre sous en ville. »

Cette réponse crue et rude renferme une vérité, et ce cultivateur qui a réalisé quelques fonds pour les jeter dans un commerce qu'il ne connaît pas, n'est pas le premier qui commet cette faute.

La cause en est toujours la même.

Le cultivateur, en venant à la ville pour y vendre ses produits, est ébloui par le luxe qui s'y déploie et les plaisirs qu'il y rencontre. On lui cite tel ou tel commerçant ou industriel qui a fait fortune en dix ans ; il est convaincu qu'on gagne beaucoup en travaillant peu, et cela le grise et le fait rêver.

Bientôt le dur travail des champs le fatigue et lui devient pénible. Il se voit petit à côté de ceux qu'il a vu rouler voiture et le regarder du haut de leur grandeur ; sa terre lui déplaît, l'ennui s'empare de lui, et un beau jour il vend tout pour acheter un fonds de commerce où il dépensera ce qu'il possède, ou pour tenir un hôtel où il deviendra ivrogne. C'est toujours la même histoire !

Le cultivateur ne comprend donc pas que sa profession est l'une des plus dignes et la plus utile ; il ne sait donc pas qu'il est indépendant, qu'il vit mieux et qu'il a plus de liberté sur sa terre qu'il n'en aura jamais en ville !

La terre donne toujours l'aisance à celui qui la cultive, elle rend en épis le centuple de la somme de travail qu'on lui a prêtée, et n'est jamais ingrate.

Demandez à n'importe quel ouvrier ou petit commerçant de la ville ce qu'il rêve de faire quand il aura pu économiser quelques fonds, et vous verrez—cu je me trompe fort—qu'il vous répondra que son plus grand désir est d'acheter une terre et d'y vivre tranquille en travaillant.

Cultivateurs, conservez vos terres !

GALLUS.

SACHONS NOUS COMPRENDRE

J'ai connu un couple parfait ; un couple comme on en fait dans les romans. Il était beau, brave, noble, généreux, instruit, rangé, économe, sage, aimable ; enfin, il n'était pas journaliste. Elle était belle, élégante, douce, gentille, spirituelle ; elle n'écrivait pas de roman, ne jouait pas le piano et ne savait pas l'orthographe.

Chez deux êtres réunissant à un si haut degré toutes les perfections morales et physiques, il devait y avoir tous les éléments nécessaires au bonheur à deux, ou même à dix, car ils s'aimaient d'amour tendre, ce qui ne les avait pas empêché de se marier, et comme ils étaient d'origine canadienne-française, il n'y avait pas de raison de supposer que leur race s'éteindrait avec eux.

Tout marchait comme sur des roulettes, pas un nuage n'assombrissait l'horizon de leur lune de miel ; ils coulaient en paix les jours heureux que le ciel leur comptait et qui semblaient devoir toujours durer. La suite nous dira jusqu'à quel point leurs espérances se sont réalisées.

Justine, (appelons la Justine puisque ce nom tombe sous ma plume), n'était pas à l'abri de cette antipathie que les jeunes épouses éprouvent ordinairement pour les amis de leurs maris. De son côté, Elzéar, (appelons-le Elzéar, cela lui apprendra à se mieux conduire). Elzéar avait promis à sa femme de ne plus voir un certain Ernest qui, en sa qualité d'homme ventru, chauve et bancal, avait été classé par Justine dans la catégorie des insupportables.

Cet Ernest était pourtant un charmant garçon, très dévoué à Elzéar. Ne sachant à quoi attribuer la froideur de ce dernier et devinant un peu ce qui en était, il avait pris le parti de lui écrire un mot pour lui donner rendez-vous à son hôtel. La note était pressante, et Ernest insistait sur le fait qu'il avait à parler à son ami d'affaires très sérieuses. Le soir en question, notre nouveau marié allait sortir, lorsque sa légitime lui demanda :

—Où vas-tu, mon chéri ?

—Je sors un peu, ma chère, mais je rentrerai bientôt, balbutia le mari.

—Mais je voudrais savoir où tu vas.

—Je ne puis te dire cela... Je vais me faire raser.

La seconde proposition n'était pas la conséquence rigoureuse de la première. Elle ne l'expliquait même pas, car Elzéar venait de se raser au vu et au su de Justine.

—Tu me caches quelque chose, reprit l'épouse !

—Allons donc, peux-tu le supposer ?

—Tu t'ennuies en ma compagnie ; tu ne m'aimes plus.

—Tu me soupçonnes ? Tu n'as plus confiance en moi.

—Tu n'iras pas.

—J'irai.

Là-dessus pleurs, sanglots, trépignements et tout le tremblement. Elzéar alla voir son ami. Il revint le cœur gros pour trouver sa femme apparemment consolée, mais ayant l'air tout à fait disposée à la bouderie. La lune de miel était finie. Les illusions étaient envolées et avec elles le bonheur des deux époux.

Il n'y avait plus entre eux cette confiance qui avait régné jusque là : chacun gardait pour lui ses impressions. Il n'y avait plus cette tendance à penser, à jouir, à ressentir et à souffrir en commun. Le charme était rompu. Elle ne me comprend pas, se disait Elzéar. Il est égoïste où il ne m'aime plus, se disait Justine, et chacun des deux malheureux souffrait de son côté sans avoir l'air de soup-

çonner que le meilleur moyen de s'entendre est de s'expliquer.

Peu à peu l'amour qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre se refroidit. Au commencement de leurs malentendus, chacun d'eux s'était fait la réflexion suivante : « Si je l'aimais moins, il me serait bien moins pénible de constater que l'on ne me comprend pas. » Petit à petit, ils en vinrent à se dire en eux-mêmes : « Encore si nous nous aimions malgré notre incompatibilité d'humeur, nous pourrions vivre heureux, mais il est évident que nous ne nous aimons plus et que le devoir seul nous retient ensemble. »

Une fois qu'on en est rendu là, le bonheur n'existe plus dans la famille. On cherche des consolations au dehors, et alors il faut toute l'autorité de la religion, toute la puissance de l'amour du devoir, toute l'influence d'habitudes honnêtes, tout le dévouement que l'on éprouve envers ces petits êtres que Dieu a confiés à nos soins, pour empêcher le mari de se livrer à la débauche, la femme de tomber dans des fautes qui font de l'ange de la veille un objet d'horreur et de mépris le lendemain.

Au sein de notre société canadienne-française, dont les mœurs sont en général très austères, on évite généralement les terribles conséquences que je viens de signaler, mais il faudrait faire plus, il faudrait éviter jusqu'aux causes mêmes qui peuvent produire des conséquences aussi funestes.

Eh ! n'est-il pas déjà trop désolant de voir la mésintelligence régner entre deux époux qui n'auraient qu'à le vouloir pour jouir pendant toute leur vie de ce bonheur qui est le fruit d'un amour sincère ? Je voudrais pouvoir crier à tous les conjoints : N'ayez jamais le moindre secret entre vous, confiez-vous l'un à l'autre, et surtout n'allez jamais, au grand jamais, dire sur le compte de votre époux ou de votre épouse, en son absence, ce que vous ne voudriez pas dire si celui ou celle dont vous parlez pouvait vous entendre.

Ce sera le moyen de vous comprendre, de vous apprécier. Si vous êtes honnête, si vous valez quelque chose, vous n'avez rien à cacher à celui ou à celle qui a droit à toute votre confiance et à toute votre affection. Les secrets ne sont pas nécessaires entre gens qui s'aiment et dont les intérêts sont identiques. Si vous ne vous fiez pas à l'être que vous devez aimer le plus au monde, à qui vous fierez-vous donc ?

Dans l'ordre social ou politique, les cachotteries ne valent pas mieux. Les êtres mystérieux qui se croient habiles parce qu'ils travaillent dans l'ombre, se font flouer aussi souvent qu'ils flouent les autres. Ils ne réussissent pas mieux que celui qui combat à ciel ouvert. Leur prétendue diplomatie n'est ordinairement rien autre chose que de la grosse malhonnêteté plus ou moins déguisée.

Ils sont très rares les cas où l'intérêt public exige que l'on agisse en secret, surtout dans un pays où la population est paisible comme celle du Canada. Les prétendus sauveurs du pays, qui comptent dans l'ombre, ont besoin du secret parce que leurs actes ne peuvent supporter la lumière du grand jour. L'honnête homme n'a pas besoin de se cacher et, quoi qu'on en dise, il est toujours opportun d'exposer publiquement une opinion honnête, sage et éclairée.

Cette confiance, si nécessaire au bonheur des époux, est également nécessaire entre les hommes de bonne volonté. D'ordinaire, les honnêtes gens ne se comprennent pas. C'est ce qui empêche souvent la justice de régner, et c'est ce qui permet aux charlatans politiques et autres de spéculer sur la bonne foi, le dévouement, la grandeur d'âme et le désintéressement de ceux qui se laissent exploiter. Il en serait autrement si ces derniers avaient assez de confiance en leurs propres compatriotes pour dire tout haut ce qu'ils pensent tout bas, et ce que la masse du peuple, la partie honnête de la population, pense avec eux.

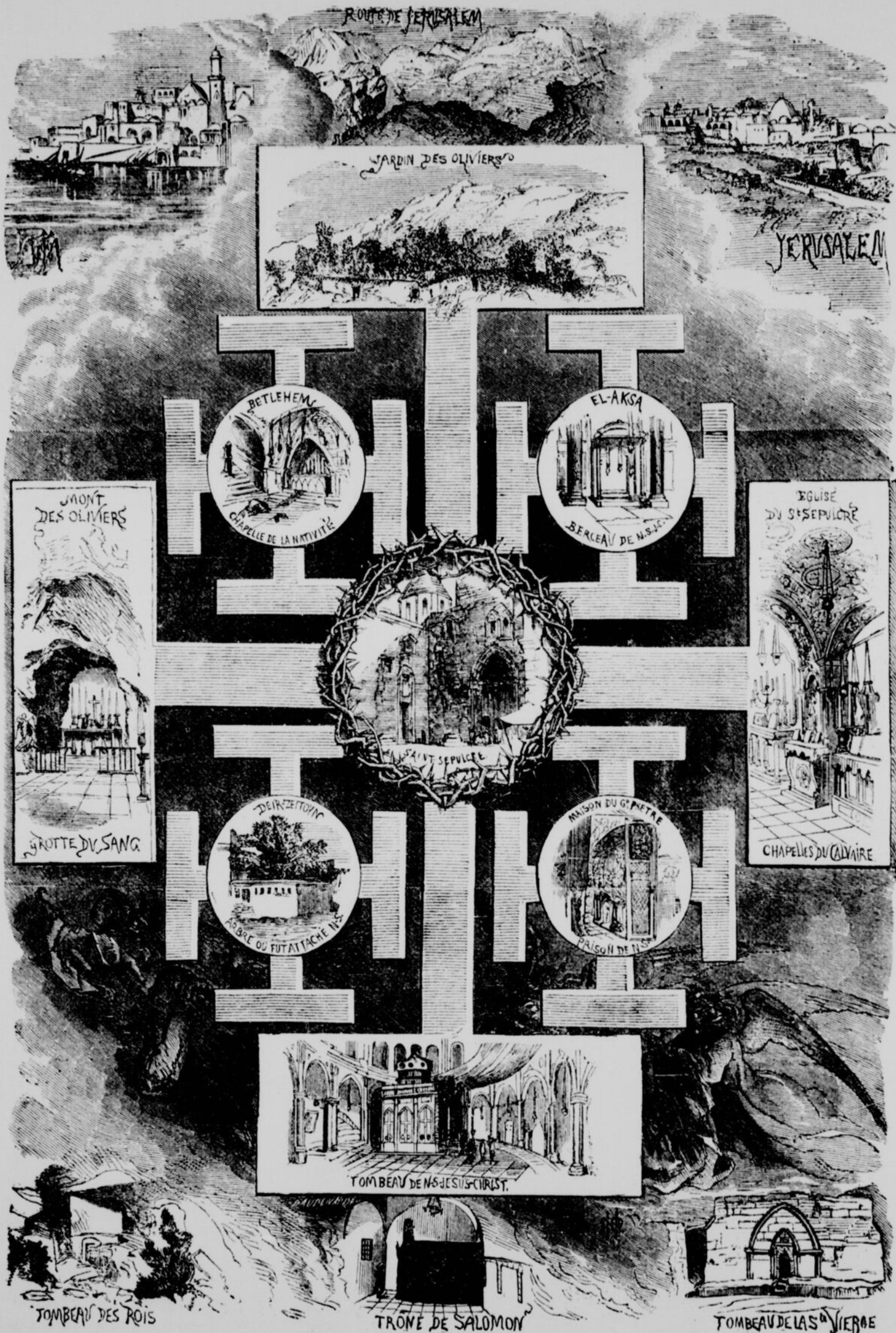
Le jour où nous prendrons l'habitude de ne rien nous cacher et de nous parler à cœur ouvert, les honnêtes gens qui s'aiment entre eux sans le savoir, mais qui s'aimeraient encore plus s'ils se comprenaient, feront bon ménage ensemble, et le règne des tireurs de ficelles aura cessé.

RÉMI TREMBLAY.

Au bal. Entre deux messieurs qui viennent d'être présentés l'un à l'autre :

—Voyez donc cette grosse commère, là, à droite, sur le canapé ! un vrai monument...

—Expiaitoire, monsieur !... c'est ma belle-mère !



LE BLASON DE LA TERRE-SAINTE, illustré par un pèlerin.

LES AMBITIONS DE FARAUDE

PAR M^{lle} ZÉNAÏDE FLEURIOT

Qu'il est beau de voir la fumée
de sa propre cabane !
(Promettez suédois.)

CHAPITRE Ier

Ambitieuse Marion, l'honnête et pieuse servante du non moins honnête et non moins pieux Jean-Louis Ronan, marchand drapier dans la pittoresque ville de Saint-Cornély !

C'était bien le cas de s'écrier : Où l'ambition va-t-elle se nicher ?

Car en vérité si vous voulez, lecteur, avoir la vision des gens heureux dans leur obscure, mais solide position, allez acheter une douzaine de boutons, ou bien un écheveau de fil dans l'antique boutique de M. Ronan, sise rue du Rouet-d'Or, à Saint-Cornély.

La maison qui fait l'angle de la rue est demeurée ce qu'elle était quand elle fût bâtie sous Louis XIV, par un riche marchand de toiles de la ville.

C'est une bonne et solide maison qui ne prodigue pas les ouvertures et qui n'étale pas sur la rue sombre des vitrages étincelants.

Ce n'est pas l'élégant magasin moderne, c'est la boutique, l'humble et commode boutique telle que l'ont connue nos bons aïeux.

Elle est éclairée par un vitrage cintré à petits carreaux, à peine plus haut qu'une fenêtre ordinaire, mais beaucoup plus large, et ouvert par tous les temps. Sur le rebord extérieur en pierre sont rangées, lorsqu'il fait beau, quelques pièces de draps communs et de rouenneries. Une guirlande de boutons, de noirs tendue sur les épais abat-vents destinés à la fermeture de nuit, annonce que la mercerie fait aussi partie du commerce de M. Ronan.

L'enseigne est accolée à l'abat-vent. C'est une quenouille enfumée autour de laquelle s'enroule un ruban d'or sur laquelle se lit : *A la Quenouille de la Reine*. Du reste toute la ville et surtout toute la campagne connaissent la boutique de draperie de la rue du Rouet-d'Or.

On y monte par deux degrés de pierre, on y descend par le même nombre de degrés et, en passant par une porte étroite toujours ouverte, on se trouve dans une boutique spacieuse ornée à droite et à gauche de deux lourds comptoirs qui semblent avoir pris racine dans le dallage de pierre. Derrière le comptoir de droite sont empilées les pièces de drap et ce qu'on appelle encore les rouenneries. Il n'y a point là de draps lustrés et fins, mais des draps solides et de bonnes étoffes de laine fabriquées dans le pays.

Au-dessus de ce comptoir une baguette de fer tient suspendu à hauteur d'homme, un mètre solide à coins de cuivre. La mesure légale est là bien en vue ; mais toutefois sans porter préjudice à l'aune, l'aune antique, dissimulée dans un angle, à la portée de la main. Cela ne faisait mal à personne ; mais il y avait encore à Saint-Cornély des femmes qui savaient ce qui entraient d'aunes de draps dans leur jupe et qui n'auraient pas su compter les centimètres ajoutés au mètre pour lui donner la longueur voulue. Celles-là, leur choix fait, se dirigeaient vers le fond du comptoir, et le marchand avait le drap non sans un certain mystère.

Tous les jours d'ailleurs ces clientes-là allaient diminuant, et leur coiffe cbuvrait toujours des cheveux gris.

L'autre comptoir est orné de larges balances de fer blanc à chaînes de fer, et les casiers appliqués contre la muraille contiennent les mille objets de mercerie employés pour les costumes campagnards. Car la clientèle de la Quenouille est surtout composée de

ruraux, et les jours de foire et de marché, il y a des gens qui font queue dans la rue.

Le jour où nous y pénétrons, la vente est des plus actives. Hommes et femmes font leurs emplettes ; mais ce sont surtout les femmes qui examinent, choisissent et marchandent.

L'homme est présent, car c'est lui qui tient la bourse, et tandis que sa femme palpe, mesure et assortit, il reste debout gravement jusqu'à ce que le moment soit venu de tirer de la poche de sa veste la bourse de toile qui contient l'argent.

Au comptoir de draperie c'est M. Ronan lui-même qui sert la pratique, surtout quand celle-ci réclame la mesure à l'aune. C'est un petit homme de soixante ans passés, au teint fleuri, à l'œil vif encore sous ses sourcils grisonnants. Né d'honnêtes mendiants, il a fait sa pelote à force de travail, d'économie et aussi grâce à un goût endiablé pour le commerce. Cela était né avec lui, il a commencé à douze ans en vendant des châtaignes qu'il allait cueillir sur les chemins, et il a continué en se promenant à 18 ans par les campagnes une boîte de bois sur le dos. Et franchement, après ces débuts être devenu un bon bour-

était là, joyeux, causeur, alerte malgré son embonpoint et vous enroulant une énorme pièce de drap avec une adresse peu commune.

A l'autre comptoir, à celui des boutons, du fil, des épingles, se trouvait sa femme, digne matrone coiffée à la mode du pays ; mais affligée d'un embonpoint qui l'obligeait à recourir aux services d'une jolie enfant de douze ans qui allait et venait comme un oiseau sur l'échelle à l'aide de laquelle elle atteignait aux petits paquets demandés par la bourgeoise.

Du reste, en leur qualité de commerçants de la vieille roche, les Ronan n'admettaient pas qu'on se pressât dans la vente. Chacun était servi posément, à son tour, et le client qui n'était pas content d'attendre, dame ! il n'avait qu'à s'en aller.

Personne n'eût élevé la voix pour le retenir.

Entre marchands et acheteurs régnait la bonhomie cordiale que la politesse fatigante ou l'impertinence, plus vulgaire encore, ont remplacée.

Il y avait parmi la société distinguée de Saint-Cornély, des gens qui venaient acheter rue du Rouet-d'Or, rien que pour voir comment se pratiquait le commerce dans le bon vieux temps. Et on avait

raison de se presser, car le chemin de fer venait d'amener à Saint-Cornély ses agitations, sa fumée, ses étrangers, ce monde moderne qui sort tout paré des flancs de ses wagons, comme Minerve sortait tout armée de la tête de Jupiter.

Mais revenons à la description de la boutique de la Quenouille de la Reine, à laquelle l'ornement principal des magasins actuels si petits qu'ils soient, la caisse, manquait absolument. Un grand livre était placé tout simplement sur chaque comptoir qui possédait en outre une ouverture creusée dans le bois. Par cette ouverture correspondant à un vaste tiroir tombaient un à un les sous, les écus de cinq francs et les napoléons d'or.

Le soir venu, Ronan, ou à son défaut Marion, sa fidèle domestique, venait ouvrir ces tiroirs, jetait le contenu à poignées dans un sac de toile et reportait le sac dans la chambre de son maître. Et ce n'était pas le moindre plaisir de M. Ronan de faire une fois par semaine le triage monétaire à l'aide de sa femme, de sa fille et de Marion, surnommée Faraude, à cause du bon air qu'elle avait dans ses habits du dimanche.

On n'a pas la fièvre du million en province, là où la tête n'a pas encore tourné sur les épaules, mais on ne dédaigne pas l'argent, et le son sourd des gros sous tombant en cascade est lui-même d'une incomparable harmonie à l'oreille du petit marchand.

A chaque comptoir la vente allait son train ; mais ce jour-là était un jour de simple marché, et la boutique n'était pas prise d'assaut comme aux grands jours. Bientôt même elle se désemplit peu à peu, et après deux heures il ne s'y trouvait guère qu'une

demi-douzaine de femmes. Le coup de feu était passé, et le marchand épongeait son front chauve, tandis que les dernières clientes drapaient sur leurs épaules, pour les essayer, les petits châles éclatants, lorsque son visage épanoui devint plus joyeux encore en voyant un prêtre franchir le seuil de sa boutique.

—Eh ! monsieur le curé, vous voilà donc venu à la Quenouille pour vos emplettes ? dit-il en se levant, vous arrivez bien. J'ai reçu hier une pièce de drap d'Elbeuf qui sera joliment bon pour les soutanes, et j'espère bien que vous me donnerez votre pratique, cette fois-ci, que je me lance dans le beau drap.

—M. Ronan, ma pratique est mince, répondit le prêtre qui avait, sous une magnifique chevelure blanche, le visage le plus bienveillant du monde, et qui jeta un coup d'œil expressif sur la soutane rapée qui se collait sur son corps ascétique.

—Bah ! monsieur le curé, il vous faut bien une soutane de temps en temps.



Il a trappé notre vieux sacristain. (Voir page 6.)

geois de la ville de Saint-Cornély, posséder la plus solide maison de la rue du Rouet-d'Or et avoir en magasin pour trente mille francs de marchandises sans compter le fonds de roulement, c'était un assez beau résultat, surtout lorsqu'on pouvait ajouter, tout à fait à son honneur, que cela avait été gagné loyalement, consciencieusement, en livrant toujours de la marchandise marchande comme disent les contrats. De plus, il était resté assez bon chrétien pour qu'il pût faire réciter le front haut à ses enfants cette réponse de catéchisme qui dit que vendre à faux poids et à fausses mesures est un péché qui ressortit du commandement de Dieu : Biens d'autrui tu ne prendras ni retiendras à ton escient.

Quand M. Ronan écoutait expliquer ces choses dans la chaire, cela ne lui échauffait pas les oreilles, sa mesure avait toujours été bonne, et que ce fût au mètre ou à l'aune qu'il mesurait le drap, la pratique pouvait être sûre qu'il ne ferait pas tort de la largeur de son pouce. Ce que tant d'autres se donnent par l'injustice, il se l'était acquis par le travail. Il

—Tous les dix ans, M. Ronan ; j'ai dans ma paroisse tant de pauvres filandières sans ouvrage et tant de sabotiers sans affaires, que je ne me vois pas le moyen d'augmenter ma garde-robe.

—Alors c'est une visite que vous nous faites, monsieur le curé, reprit le marchand, c'est bien de l'honneur. Ma femme, si tu allais tenir un brin de compagnie à monsieur le curé pendant que je finis la vente ici.

—Mes bons amis, aujourd'hui je ne viens pas pour vous, dit le prêtre, je viens pour Faraude. Est-elle à la maison ?

—Non, monsieur, répondit Mme Ronan, elle est aux provisions. Ce matin elle n'a pu s'arranger d'une oie, et comme c'est demain Noël, il en faut une absolument, et elle est retournée au marché.

—Sera-t-elle longtemps ?

—Peut-être bien, monsieur le curé. Car elle nous a demandé à faire faire le tour du marché à Clémence, et nous l'avons laissée aller, sachant bien qu'il est bon pour notre fille d'aller quelquefois au marché pour devenir bonne ménagère.

—Certainement ; mais cela me donne à penser que je ne verrai pas Faraude, et je le regrette.

—Pas à cette heure, dit le marchand ; mais vous pourrez peut-être l'attendre ou revenir ?

—Ni l'un ni l'autre, M. le Doyen m'attend à trois heures, et un confrère m'offre une place dans sa voiture à quatre heures.

—Monsieur le curé, dit Mme Ronan, si vous retournez à la cure par la place du Martroy, ce qui ne vous allongerait pas le chemin de beaucoup, vous rencontrerez sûrement Clémence et Faraude.

—Ce que j'ai à lui dire pourrait bien nuire à son marché, madame Ronan, et j'aime mieux attendre à la semaine prochaine.

Le marchand ouvrit toute grande une tabatière de corne cerclée d'argent et, la tendant au prêtre par-dessus le comptoir, il dit à demi-voix :

—Monsieur le curé, vous avez à lui parler de son frère et pas trop en bien, n'est-ce pas ?

—Pas en bien du tout, répondit le prêtre en puisant dans la tabatière. Cela va de mal en pis.

—Entendez-vous, Madelon ? dit le marchand en jetant un coup d'œil de triomphe à sa femme ; entendez-vous M. le curé, et vous rappelez-vous que je vous ai prédit ce qui arrive ?

—Je ne vois pas qu'il arrive rien encore, Ronan, répondit la matrone, et vous allez trop vite en besogne. Vous avez toujours blâmé Faraude ; mais que voulez-vous ? elle avait son idée par rapport à son petit frère.

—Dites son ambition, madame, dit vivement le prêtre ; il y a un grain d'ambition dans son acharnement à vouloir faire de son frère Mathurin un prêtre.

—Monsieur le curé, c'est mon opinion, dit le marchand qui, délivré de ses pratiques, s'appuyait commodément sur le comptoir. Voilà dix-neuf ans que Marion Rouxel est entrée à notre service, le jour même de notre mariage, et je ne me suis querellé avec elle qu'à propos de Mathurin.

Vous savez, les femmes entre elles ne se font pas faute de se faire endéver, et plus d'une fois j'ai cru que ma femme et elle s'arracheraient les yeux, surtout à cause de la petite qu'on aime dans la maison avec un petit brin de jalousie ; mais, pour quant à moi, j'ai toujours trouvé Faraude une fille capable et honnête, la tête un peu près du bonnet, mais le cœur sur main.

—Moi aussi, M. Ronan, et c'est parce que j'estime beaucoup Faraude que je suis bien fâché de la voir dépenser son affection et son argent sans profit. Je n'ai pas voulu refuser de prendre Mathurin au presbytère, puisque mon vicaire proposait de l'instruire pour rien ; mais le pauvre homme est à bout de patience. Il reconnaît comme moi que Mathurin n'a aucune vocation pour le sacerdoce. Tous les jours il se montre plus emporté, plus têtu.

Pas plus tard qu'hier, il a frappé notre vieux sacristain, parce qu'il ne voulait pas lui laisser sonner les cloches. Avec cela, il n'avance pas dans ses études, et nous sommes au regret de l'avoir arraché au métier de sabotier qui est celui de son père.

—C'est la faute de Faraude, c'est la faute de Faraude, reprit énergiquement le marchand. C'est elle qui a payé les mois d'école, les livres, les cahiers et le reste. C'est elle qui a cru que l'instruction seule en ferait un bon prêtre.

—Nous ne pouvons pourtant pas lui faire un crime de ses désirs, remarqua Mme Ronan ; il est bien naturel de désirer un prêtre dans sa famille.

—Oui, madame ; mais encore faut-il bien choisir. La question est d'une gravité exceptionnelle dans le temps où nous vivons. Tous ces êtres misérables qui essaient de jeter le mépris sur l'Eglise de Dieu, tous ces défrôqués ont été presque tous élevés par la charité de l'Eglise.

Pour moi, ne découvrant en ce jeune homme aucun germe de vertu sacerdotale, le voyant adonné à la paresse, à la bonne chair, au plaisir tel qu'il peut le rencontrer, je m'oppose formellement à ce que ses études soient continuées, et je désire qu'il quitte le presbytère au plus vite.

—Voilà une nouvelle qui va casser bras et jambes à la pauvre Faraude, dit Mme Ronan.

—Pourvu encore qu'elle ne prenne pas la question par le mauvais bout, ajouta le marchand qui était devenu songeur. Elle n'est pas de St-Cornély pour rien, et je n'ai jamais vu tête plus dure que la sienne. Nous étions bien tranquilles, n'entendant plus parler de ce vaurien ; mais la guerre va recommencer. Ne croyez pas qu'elle se rende tout de suite à vos raisons, monsieur le curé. Elle ne va pas avaler cette nouvelle comme on avale une bouchée de pain. Non, saperlotte, non.

—Aussi, mes bons amis, je vous demande de lui insinuer la chose avant qu'elle se déclare tout à fait.

Le marchand et la marchande hochèrent négativement la tête.

—Monsieur le curé, nous n'en ferons rien s'il vous plaît, dit le bonhomme ; je la connais, elle ne se rendra qu'aux raisons d'un homme qui porte surplis. Je vous le dis, sur cette question nous n'avons jamais pu nous entendre. Revenez la semaine prochaine, nous nous arrangerons à la faire rester.

—Je reviendrai, dit le prêtre en se levant, au revoir mes bons amis et bonne fête de Noël.

—Au revoir, monsieur le curé, dit Mme Ronan qui s'était levée.

Le prêtre fut reconduit jusqu'à la porte de la boutique par le marchand qui, avant de le quitter, se pencha à son oreille pour lui dire tout bas :

—Je me risquerai bien à lui dire quelque chose, ou plutôt je l'arracherai ma femme en avant, car je vous le répète, nous avons manqué nous arracher les yeux quand l'enfant est allé chez vous, et ce jour-là, je vous assure que son tablier ne tenait plus qu'à un cordon. Or, nous l'aimons, monsieur le curé, nous l'aimons pour sa propreté, sa probité, sa cuisine et surtout pour notre Clémence qui est une jolie fille qui court sur ses dix-sept ans, et que nous n'oserions pas confier à une autre domestique, vous comprenez.

—Je comprends, dit le prêtre.

—Aussi, il vaut mieux que la nouvelle arrive par vous, qui êtes un homme de Dieu ; revenez la semaine prochaine, monsieur le curé.

—Je reviendrai, dit le bon prêtre. Et il s'éloigna. Le maître de la Quenouille de la Reine s'était nonchalamment appuyé contre sa porte.

Tout à coup il se détourna et retourna lentement à son comptoir en disant à sa femme :

—Voici Clémence et Faraude qui arrivent par la rue du Foin.

—Eh bien ! rappelle M. le curé, Ronan.

—Non, ma femme, non, je m'en garderai bien, autant vaut attendre la semaine prochaine, passer tranquillement la fête de Noël et manger l'oie cuite à point.

—Tu ne parleras pas de cette visite à Faraude ? demanda Mme Ronan.

—Non, non, à quoi bon ! Elle sait trop ce que je pense de son frère. Tu pourrais lui en dire un mot, et encore pas trop formel. L'orage viendra assez vite comme cela. Mais chut ! les voici.

—Seigneur, la belle oie ! reprit le bonhomme, il n'y a que toi, Faraude, à savoir acheter ces morceaux-là.

CHAPITRE II

La personne à qui le marchand adressait ce compliment était une paysanne d'une trentaine d'années, dont la saine et vigoureuse personne semblait n'avoir rien à démêler encore avec les outrages du temps, et qui portait son pittoresque costume avec une grâce et une désinvolture qui justifiaient le surnom qui lui avait été donné. Sa main ridée, calcinée en quelque sorte par les travaux domestiques, tenait par le cou une oie magnifique qu'elle offrait ainsi à l'admiration de son maître avant même de franchir le seuil de la boutique.

Et sur son visage ouvert rayonnait la joie qui accompagne toute heureuse capture.

—Et savez-vous qui a acheté l'oie de Noël cette

année, chez nous ? dit-elle ; savez-vous qui a fait ce marché-ci, qui est de nos meilleurs ? Eh bien ! c'est Clémence.

Et elle se détourna vers une jeune fille qui ne méritait pas la qualification de jolie que lui avait donnée son père, car elle était comme lui, boulotte de taille et laide de traits, mais qui avait comme lui aussi la bonne humeur peinte sur le visage et un petit oeil roux plein de finesse.

—C'est toi qui l'as achetée, bien vrai, Clémence ? dit le bonhomme en regardant sa fille avec une franche admiration.

—Oui, mon père. J'ai dit à Faraude : Aujourd'hui, laisse-moi choisir l'oie et l'acheter. Tu verras si je m'y connais. Je ne crois pas m'être trompée sur la bête. Voyez-la, maman !

Et elle saisit l'oie et l'éleva à la hauteur du comptoir.

—C'est étonnant comme elle achète, dit Mme Ronan en regardant son mari.

—Et aussi comme elle vend. Allons, allons, notre Quenouille sera en bonnes mains quand l'heure de la retraite aura sonné.

—Clémence, va tirer ta mante et reviens un peu tenir ma place au comptoir. Il faut que j'aille au bureau de la diligence... bon ! qu'est-ce que je dis là... à la gare du chemin de fer, c'est le jour du gros ballot.

—Mais, mon père, Faraude doit me montrer à faire le far qui bourrera l'oie.

—Les fars se font le soir, j'ai toujours vu ça, n'est-ce pas Madelon ? Nous ferons ça en famille à la veillée. Il faut que tu viennes aider ta mère, ma petite.

Et, se tournant vers Faraude, il ajouta de son petit ton bonhomme :

—Faraude, n'as-tu rencontré personne le long du Courtil au marché ?

—Non, monsieur, j'avais bien espéré pourtant que quelque âme charitable m'aurait apporté des nouvelles de Mathurin.

—Il y a longtemps qu'il n'a écrit, remarqua Mme Ronan, qui avait pris son tricot pour passer le temps.

—Je ne tiens pas tant à son écriture qu'à sa bonne conduite, répondit Faraude en hochant la tête avec ennui.

Et, ouvrant une porte vitrée placée au fond du magasin, elle disparut avec l'oie et son grand panier débordant de légumes.

A peine la porte vitrée se fut-elle refermée sur elle que Clémence, qui était allée se percher sur le haut tabouret de son père, se pencha en avant et dit :

—Elle a l'air tranquille comme ça sur le compte de Mathurin, maman ; mais elle a beaucoup d'inquiétude qu'elle cache à cause de papa.

—A cause de moi, bien sûr, dit le marchand qui lissait son chapeau avec son coudé avant de s'en coiffer ; tu le vois bien, Madelon, Faraude et moi ne nous entendrons jamais là-dessus puisqu'elle nous cache sa pensée.

—Mais, papa, pourquoi aussi en voulez-vous à ce pauvre Mathurin ? Pourquoi avez-vous essayé d'empêcher M. le curé du Courtil de le prendre ?

—Eh ! parce que je devine que Faraude se trompe et que ce garçon là, qui aurait peut-être fait un bon sabotier, ne sera jamais un bon prêtre.

—Cependant, mon père, il a bien voulu étudier, disant qu'il irait au séminaire et qu'il deviendrait recteur.

—Oui, comme moi, Jean-Louis Ronan, je deviendrai un prêtre. Ce garçon-là, je vous le dis, femmes, sera le grand chagrin de la vie de Faraude si elle s'entête à s'occuper de lui. C'est un paresseux qui a cru que la plume était plus facile à tenir que l'outil et qui savait bien flatter les idées de sa sœur aînée en parlant du séminaire. Tous nos enfants sont comme lui maintenant, et cela me fait pitié de les voir tous à St-Cornély mépriser l'état de leur père. Le monde ne va pas mieux.

—Mais alors pourquoi ne se met-il pas à l'instruction, puisqu'il a voulu l'instruction ? demanda Mme Ronan.

—Parce que cela n'est pas si facile non plus, et parce que cela sortirait de la manière de voir de Faraude. Ce n'est pas dans sa tête dure de sabotier que l'instruction entrera toute seule, pas plus pour le latin que pour autre chose. Notre-Dame ! je suis bien plus fatigué de faire dix additions que de mesurer cent aunes de draps, et je dine avec plus d'appétit quand j'ai roulé mes ballots que lorsque j'ai passé la matinée à écrire mes fabriques.

Il se coiffa de son chapeau de feutre et reprit :
— Il y a de la folie de par le monde, je vous le dis. A moins d'être un homme comme il n'y en a pas dix dans une ville, il faut avoir la cervelle moulée pour cette instruction-là avant de naître. Mon père comptait sur ses doigts, et il n'avait pas grand chose à compter, le pauvre homme ; moi, je fais des chiffres en coupant mes additions par petit morceaux. Mon fils, si le bon Dieu m'en avait donné un, aurait eu une instruction qui l'aurait mis de pair avec les gros marchands de St-Cornély ; mais vous voyez bien, cela se fait tout doucement et à la longue.

Tandis que voilà Faraude qui prend dans la hutte son petit sabotier de frère qui n'aime pas la gouge et qui vous met ce morveux, qui s'essuie le nez aux manches de sa veste, dans la grammaire, l'arithmétique, le latin, toute la science, quoi. Je parierais deux aunes de mon plus beau drap qu'il n'y entend goutte et qu'il n'avance même pas dans la science du catéchisme, qui est celle de tout le monde.

Ah ! pour connaître celle-là, il y a aussi des sacrifices à faire, et vous savez bien, Madelon, si je me fais prier pour tirer les cordons de ma bourse quand la première communion arrive et que M. le curé quête pour nourrir et vêtir un tas de petits gueux qui, sans sa charité, ne sauraient pas seulement qu'ils ont une âme à sauver et un paradis à gagner en vivant honnêtement dans le monde.

— Jean-Louis, vous êtes toujours généreux quand il le faut, dit la marchande, qui avait écouté son mari avec une attention pleine de respect.

— Eh ! eh ! dit-il en riant, il y en a pourtant qui disent que le boutiquier de la Quenouille est bien près de ses pièces.

— Vous avez eu assez de peine à les gagner, mon père, dit à son tour Clémence pour laquelle la parole paternelle était aussi parole d'évangile.

Il arrêta sur elle ses petits yeux gris tout pleins d'étincelles.

— Oui, ma fille, dit-il, oui, je ne t'ai pas caché, car ce n'est point une honte ; mais les premiers sous ont été durs à gagner. C'est ici dans cette boutique de la Quenouille que je venais remplir ma balle, et qui m'eût dit alors qu'un jour la boutique et la maison m'auraient appartenu, qui m'eût dit que le plus honorable marchand de la rue du Rouet-d'Or me donnerait sa famille en mariage, que j'hériterais de son commerce et que j'élèverais dix enfants dans cette maison, sur le seuil de laquelle je m'étais souvent assis petit mendiant pour souffler dans mes doigts.

Mme Ronan sourit doucement en entendant son mari faire en quelques mots l'abrégé de sa vie.

— Ronan, vous n'avez pas été malheureux, c'est vrai, dit-elle ; mais aussi votre cœur n'a jamais connu l'ingratitude.

— Non, Madelon, non ; j'ai toujours remercié le bon Dieu et les bonnes gens de tout le bonheur qui m'arrivait. Je crois bien que tout cela passe de mode, car pour moi je ne rencontre plus chez les jeunes gens que j'emploie que l'ambition d'arriver tout de suite là où je ne suis arrivé qu'après vingt ans de travail, ou bien le découragement et l'envie, deux choses qui mènent sûrement un homme à sa ruine.

Quelques hochements de tête accompagnèrent ces dernières phrases ; puis le brave marchand boutonna son paletot, prit dans un angle une canne solide et, souriant à sa femme et à sa fille en signe d'adieu, sortit de la boutique.

Presque aussitôt la porte vitrée s'entr'ouvrit et le visage roussi de Faraude apparut.

— Madame, dit-elle, après avoir jeté un coup d'œil interrogateur dans la boutique, est-ce que vous ne pourriez pas envoyer Clémence voir comment on flambe et comment on vide une oie ? Tout sert en ménage, vous savez.

— Oui, Faraude, répondit Mme Ronan, et puisqu'il n'y a personne à servir, elle peut bien aller avec vous. Et faites-là aussi préparer les lampes de la boutique. Son père n'entend pas en faire une sorte de demoiselle sans capacité, ni idée, ni moi non plus.

— Merci, maman, cria Clémence qui ne fit qu'un bond de dessus son tabouret à la porte vitrée.

Elle traversa à la suite de Faraude une sorte de couloir étroit et obscur qui aboutissait à une pièce quasi aussi grande que la boutique et qui servait à la fois de cuisine et de salle à manger.

Ah ! voilà un appartement qui proclamait bien haut l'aisance dont jouissaient les Ronan et aussi leur bonne entente des choses.

Le monde moderne, qui est pauvre, grâce à la cherté des vivres, a quasi sacrifié ce lieu de première utilité : la cuisine. Le plus pauvre diable dans les grandes villes trouve une chambre à coucher dans son logement, l'homme plus aisé y joint un salon. Certains ont l'enfilade voulue : chambre, salon, salle à manger et même vestibule, un endroit noir où peut se poser une chaise ; mais la cuisine a disparu. Il y a dans quelque coin un fourneau asphyxiant sur lequel mijote la maigre ordinaire de la famille, il n'y a plus la cuisine proprement dite avec sa cheminée flambante, son fourneau souvent grossier, mais commode.

(La suite au prochain numéro.)

LE PAPIER DE NOTRE JOURNAL

Afin de rendre le MONDE ILLUSTRÉ digne en tout point du rang de journal de première classe qu'il doit tenir, nous avons voulu que la partie matérielle ne la cède sous aucun rapport à la partie artistique et littéraire, c'est pourquoi nous avons confié à la Compagnie de Papier Rolland, dont les usines sont à Saint-Jérôme, la fabrication du papier de notre journal, nos lecteurs se convaincront en examinant ce papier que nous ne pouvions mieux faire. Les produits de cette importante manufacture, dont les opérations ne remontent seulement qu'à quelques mois, sont égaux et même supérieurs, surtout en ce qui concerne les papiers à impression, à ceux de n'importe quel autre établissement canadien, et ils peuvent même, sans désavantage, soutenir la comparaison avec les meilleurs échantillons des manufactures américaines et européennes.

Ce succès, dû à l'activité des MM. Rolland, leur fait le plus grand honneur et leur donne une place aussi élevée dans notre industrie que celle qu'ils se sont acquise dans notre commerce.

UNE VILLAGEOISE

M. Jules Goupil s'est fait une grande réputation avec les élégantes et jolies figures de femmes qu'il a successivement exposées au Salon : les modes qu'il affectionne sont celles du Directoire, et ils les interprète avec beaucoup de grâce.

Quand à voir une *Villageoise* dans la coquette jeune fille dont nous donnons la gravure, nous n'y songeons pas un seul instant : mais c'est une jolie soubrette.

Les paysannes de M. Goupil, comme celles de Watteau, ne se voient guère que dans les régions du Tendre, un pays qui n'existe plus sur les cartes naturalistes.

LE BLASON DE LA TERRE-SAINTE

Le blason de la Ville Sainte, qui est l'insigne des chevaliers du Saint-Sépulcre, a été illustré d'une façon originale par un pèlerin. Nous en donnons une gravure à la quatrième page.

Après avoir indiqué dans le haut du tableau Jaffa et Jérusalem, avec un point accidenté de la route entre les deux, l'artiste a représenté au centre et aux extrémités de la croix *potencée* les points extrêmes du drame de la Passion :

Gethsémani et le Saint-Sépulcre. Au sommet, la vue du Jardin des Oliviers, à gauche l'intérieur de la Grotte de l'Agonie, située à un jet de pierre du jardin.

Au centre et au bas, une vue extérieure et intérieure de l'église du Saint-Sépulcre. A droite, les Chapelles du Rocher du Calvaire dont on aperçoit les trois autels. Le plus apparent, celui du milieu, marque la place où se tenait Marie auprès de la croix, *juxta crucem*.

Dans les quatre petites croix dont la croix centrale est accostée, on voit en haut deux souvenirs de l'enfance de Jésus : la Grotte de Bethléem et le Berceau de Jésus à El-Aksa. Dans les deux croix du bas, deux points du mont Sion, où se placent deux épisodes de la Passion, l'un à la maison de Caïphe, l'autre à la maison d'Anne.

Cet aperçu rapide est complété par trois autres souvenirs précieux à divers titres. Le dernier surtout, le tombeau de la Vierge dans la vallée de Josaphat, nous rappelle les joies de l'Assomption et le triomphe final.

POÉSIE

EXCELSIOR

O muse de l'amour, blanche fille du ciel,
Poésie, ô printemps de la pensée humaine,
Viens prêter tes accords à l'humble ménestrel,
Seconde par tes chants l'ivresse qui m'entraîne,
Plus haut, plus haut encor,
Excelsior !

Vents du Midi, zéphirs, brise tout embaumée,
Vous jouez le matin, à l'horizon vermeil,
Unissez-vous à moi qui chante son réveil.
Venez sur son balcon bercer la bien-aimée.
Plus haut, plus haut encor,
Excelsior !

Frémissements des cieux, rumeurs et bruits étranges,
Hosannas de l'Aurore au divin Créateur,
C'est la voix qui convient pour parler à son cœur,
On vous prendrait pour le chuchotement des anges :
Plus haut, plus haut encor,
Excelsior !

Orchestres éclatants, marches et symphonies,
Guitares, harpes d'or, unissez tous vos sons,
Ce ne sera pas trop de toutes vos chansons,
De vos concerts flottants et de vos harmonies,
Plus haut, plus haut encor,
Excelsior !

Et toi, mon âme, aussi, lève-toi, prends tes ailes,
Plus haut, plus haut encore, élève-toi vers Dieu,
Porte lui tes ardeurs, dans son paradis bleu,
Monte par ton amour aux sphères éternelles.
Plus haut, plus haut encor,
Excelsior !

Et c'est ainsi que moi, qui perdais l'espérance,
Par mon immense amour ranimé dans ma foi,
J'entends, au fond du cœur, en m'élançant vers toi
Ces mots que le Seigneur murmure à notre enfance :
Plus haut, plus haut encor,
Excelsior !

Et mon amour pour toi me rend mon innocence,
Je redeviens enfant, ton cœur est mon berceau,
Je voudrais être bon, je voudrais être beau,
Je rêve les hauteurs et la toute-puissance.
Plus haut, plus haut encor,
Excelsior !

Prince de VALORI.

MANUFACTURE DE DENTS

La fabrication des dents est une grande industrie. Il y a aux Etats-Unis douze manufactures de dents artificielles ; elles en produisent chaque année dix millions, c'est-à-dire en moyenne une dent pour cinq personnes. La moitié est fabriquée par une maison fondée en 1864. Le produit des ventes de dents s'élève à un million de dollars par an. Les matériaux qui entrent dans la confection sont le feldspath, le kaolin et le cristal de roche.

La matière colorante est la platine, le titane et l'or. Le feldspath et le cristal sont soumis à une température rouge, et de là jetés dans l'eau froide. On les broie ensemble dans l'eau jusqu'à ce qu'ils deviennent assez légers pour flotter ; or les combine alors avec la matière colorante et on les soumet ensuite à la chaleur intense d'une fournaise, dans des moules en cuivre. La dent est faite en deux pièces.

PROPRIÉTÉ DU CITRON

Le citron, dit le Dr Vigoureux, a une propriété qui n'est pas connue : il coupe rapidement la diarrhée. Pour cela, il suffit de mettre deux tranches de citrons et quelques morceaux de sucre dans un grand verre, de verser dans celui-ci de l'eau bouillante, de remuer pendant cinq minutes et de boire le plus chaud possible.

Deux ou trois verres de cette limonade *chaude*, pris de demie-heure en demie-beure, suffisent pour arrêter les diarrhées.

Le remède est facile, agréable et mérite bien qu'on le prenne en considération.

Les bonnes amies.

— Quel âge a donc Jeanne ?

— Elle se donne vingt-huit ans.

— "Se donne" est le mot ; car c'est un vrai cadeau qu'elle se fait... sans doute pour ses étrennes.

UN MÉTIER LUCRATIF

Il vaut mieux, décidément, cultiver des roses qu'élever des lapins.

Savez-vous ce qu'une variété de rosiers peut valoir de nos jours ?

M. W. Evans, fleuriste, de Philadelphie, vient d'acquérir de M. Bonne, rosieriste à Wallon, Angleterre, la moitié de ses rosiers, variété *William-Francis Bennet*, thé cramoisi, fleurissant abondamment pendant l'hiver, et ce, moyennant la modique somme de dix-huit mille sept cent cinquante francs ; de plus, l'acquéreur s'est interdit le droit de disposer d'aucune bouture, greffe ou écusson pendant quatre années, devant se contenter de la vente de la fleur coupée.

A la correctionnelle :

Un chevalier d'industrie est accusé d'avoir volé de l'argenterie à la table d'hôte.

—Voilà déjà plusieurs fois, dit le juge, que vous volez dans les restaurants ?

—C'est vrai, monsieur, mais je ne prends jamais rien entre mes repas.

L'ALBUM MUSICAL,

JOURNAL MENSUEL.

Contient seize pages de musique et huit pages de texte tous les mois.

PRIX : \$3.00 PAR ANNÉE.

Envoyez 26 cents pour un numéro échantillon à

A FILIATREAU & Co.,
25, Rue St-Gabriel.
(Boîte 325.)

AVIS

Ayant uni le matériel d'imprimerie de la Cie d'Imprimerie Canadienne à la Lithographie de GEO. J. GEBHARDT & Co., nous continuerons à exécuter sous les plus brefs délais toutes sortes d'ouvrages en

TYPOGRAPHIE ET LITHOGRAPHIE.

La Cie de Lithographie et d'Imprimerie
GEBHARDT & BERTHIAUME,
No 30, rue St-Gabriel, Montréal.

NOEL PRATT,

Meublier,



BOUREUR ET SCULPTEUR.

No. 522, RUE CRAIG,
MONTREAL.

MATHIEU FRÈRES,
Marchands de Vins,

No. 38, RUE ST-JACQUES,
MONTREAL.

"AU SYNDICAT CANADIEN."

DUPUIS, DUPUIS & Cie.,
605-RUE Ste-CATHERINE-605

COIN DE LA RUE AMHERST, A LA BOULE D'OR.

L'assortiment considérable que possède cette maison, joint à l'avantage d'acheter de première main, la met au premier rang du commerce de Marchandises Sèches de Montréal.

Tout le monde y est également bien servi, pauvres comme riches, au même prix, car on n'en demande pas deux.

C'est la vraie Maison pour les TAPIS ET LES PRELARTS, il y en a à partir de 50 cents jusqu'à \$1.20.

M. F. X. MARCOTTE, qui était l'an dernier chez MM. Dupuis Frères, poseur de Tapis et Prelarts, est maintenant au Syndicat, ce qui est très commode pour les acheteurs, ils sont certains d'avoir un ouvrage bien fait.

1652

PRIMES

OFFERTES PAR

Le Monde Illustré

1re. Prime	- -	\$50
2me. "	- -	25
3me. "	- -	15
4me. "	- -	10
5me. "	- -	5
6me. "	- -	4
7me. "	- -	3
8me. "	- -	2
86 Primes, à \$1	-	86

94 Primes. \$200

UNE CHOSE

QUE PERSONNE NE DOIT PERDRE DE VUE,

C'EST LA

GRANDE LOTERIE

J. B. LABELLE.

QUI DONNE A

TOUTE PERSONNE DES BILLETS

AVEC LESQUELS ON GAGNE DE

BEAUX OBJETS.

AUSSI N'OUBLIEZ PAS D'Y ALLER.

PREMIERE COMMUNION.

Beau Cachemire Blanc, 50c, 75c, \$1.00
Bel Alpaca Blanc, 25c, 30 et 40c
Bas en Soie Blancs, Bon marché.
Gants en Soie Blanc, Bon marché.
Bas en Fil Blanc, Bon marché.
Gants en Fil Blanc, Bon marché.
Beaux Voiles Braidés, \$1.50 à 5.00

Nous avons ouvert nos TWEEDS nouveaux que nous vendons à grande Réduction : —50, 60, 70, 80, 90, \$1.00. UN CHOIX MAGNIFIQUE.

NOS

ETOFFES A ROBES

ET NOS

GARNITURES NOUVELLES

SE VENDENT BIEN VITE.

VOYEZ NOS

CACHEMIRE NOIRS

ET NOS

Crêpes en Coupons.

Ce sont des valeurs exceptionnelles.

MATHIEU & GAGNON

105, RUE NOTRE-DAME.

LE MONDE ILLUSTRÉ est publié par Berthiaume & Sabourin, Editeurs-propriétaires. Bureau : — Rue St-Gabriel, No. 25, Montréal.

J. A. RODIER, Gérant.

AU PUBLIC.

Nous avons l'honneur de rappeler au public que nous importons toutes nos MARCHANDISES directement d'Europe, que nous achetons les PRODUITS CANADIENS directement des Manufactures, et nous affirmons que nous détaillons toutes nos Marchandises aux mêmes prix que les Marchands en Gros les vendent aux détailliers.

En achetant à notre Magasin, chacun est sûr de choisir ses marchandises dans le plus grand assortiment de Montréal, et d'épargner, en outre, le quart de son argent.

DUPUIS FRÈRES,
Coin des Rues Ste-Catherine et St-André, Montréal.

Imprime par la Cie. Lithographique Burland.